

Introduction journée « les écueils du féminin », 8 mars 2014

Mesdames, Messieurs !

« Tout le temps pendant lequel je me prépare à parler avec vous, je lutte contre une difficulté intérieure. Je ne me sens pas sûr de la licence que je prends, même si la conférence d'aujourd'hui devrait vous donner un échantillon d'un travail analytique de détail et je ne peux que vous le recommander. Car de tout temps les hommes se sont creusé la tête sur l'énigme de la féminité ».

Pour servir le thème de notre journée, ces quelques phrases choisies sont tirées de l'introduction de la Nouvelle conférence sur la féminité que Freud donna en 1932. C'est en 1937, dans « analyse terminable et analyse interminable », que Freud signale les impasses de la passivité et de la position féminine dans les deux sexes, l'envie du pénis chez la femme et la position homosexuelle passive chez l'homme. Son impuissance à penser plus loin ces écueils psychiques du féminin chez la femme et chez l'homme, il en fera porter l'origine au « roc du biologique », un thème hors psyché.

Même si « l'énigme de la féminité » est peu approfondie par Freud, la question du féminin parcourt son œuvre d'Anna O., en 1881, à « l'Abrégé » où il lie plaisir et intégration de la fonction sexuelle. Car, l'histoire de la psychanalyse est liée au féminin, toutes les premières patientes de Freud sont des femmes et l'hystérique souffre de son féminin. Si Freud construit d'abord sa théorie de la névrose sur un traumatisme sexuel avéré, il renonce en 1897 à sa *Neurotica* pour explorer les voies psychiques des psychonévroses. Dora l'hystérique va ouvrir les interrogations de Freud sur le féminin. Freud conclura en 1908 qu'il n'y a qu'un seul sexe pour l'enfant : le masculin pour les deux sexes, la fille ne découvrant son vagin que plus tard. Le développement psychique de la fille au début est semblable à celui d'un garçon, c'est seulement ensuite que leurs

chemins se séparent. Freud dégage bien, avant l'Œdipe, des aspects actifs comme masculin et passifs comme féminin, mais attire l'attention sur le fait que ces deux mouvements pulsionnels ne recouvrent en aucun cas les définitions limitées au masculin ou au féminin (références ??). Freud considèrera sa vie durant la féminité comme un champ mystérieux, inconnu, caché, un « Dark Continent», une «Terra Incognita». Car la différence des sexes Freud l'appelle « la différence la plus surprenante et la plus fondamentale parmi toutes les autres différences entre les gens¹», il l'appelle également « la plus grande différence entre la vie organique et non-organique ».

Pour Freud, la question de la différence génitale des sexes, du féminin et du masculin, se pose surtout à partir de l'Œdipe où il y définit sa théorie phallogcentriste. C'est la phase phallique, qui considère l'unicité de l'organe mâle pour l'enfant des deux sexes, qui marque l'entrée dans l'Œdipe.

Ainsi, la petite fille découvrant la présence de l'organe sexuel masculin dans la phase phallique veut avoir le même organe. C'est la théorie sexuelle infantile de l'envie du pénis. La représentation du vagin est refoulée jusqu'à la phase génitale de l'adolescence. A l'Œdipe, pour Freud, la fille souffre ainsi d'un « complexe de castration », elle accuse et hait sa mère pour ce manque qu'elle cherchera à obtenir de la part de son père. Pour Freud, c'est le complexe de castration et l'envie du pénis qui la pousse au changement d'objet pour le père. Ce désir sera ensuite transformé en désir d'avoir un enfant-pénis de lui.

De son côté le garçon souffre d'une angoisse de castration, il a peur de perdre son attribut masculin dans la rivalité qui l'oppose à son père pour l'amour de sa mère. L'angoisse de castration ouvre sur la possibilité d'organiser la perte autour d'une partie pour le tout. Cela n'est pas possible pour la fille qui est menacée par une perte plus globale, que Freud reliera à une perte d'amour.

1 Freud Sigmund. Les théories sexuelles infantiles

Si pour Freud, complexe de castration et angoisse de castration sont organisatrices de l'altérité des sexes, Mélanie Klein et Danielle Quinodoz aussi ont souligné que la fille pouvait souffrir d'angoisse de castration, mais liée alors à la crainte de la perte de l'intégrité de leur corps en retaliation de leurs attaques sadiques envers l'objet maternel. La fille ne peut, en effet, se rassurer de l'intégrité de son corps et de la non réalisation de ses désirs agressifs à l'égard de sa mère, comme le garçon le fait avec son pénis.

Car, comme pour l'accès direct à un sexe visible, la question du masculin ne se pose pas, le masculin va de soi ! Et la culture populaire ne souligne-t-elle pas « c'est normal, parce que c'est un homme ! » ? A côté de l'homme, issue de sa côte, la femme fut, et reste même encore, pendant longtemps reléguée à l'ombre des hommes ce que Pierre Bourdieu appelle « l'éternisation de l'arbitraire » dans son livre *La domination masculine*.

Et n'a-t-il pas fallu même que le 8 mars soit proclamé « journée de la femme » dans le monde pour faire avancer leur cause ? Afin de rappeler à chacun les dérives du statut sociologique de la femme. Afin de souligner les multiples inégalités discriminatoires qui la touche au profit de l'homme et dont le développement des sociétés occidentales ne les met pas à l'abri.

Mais, quel ménage fait sociologie et psychanalyse ? La psychanalyse peut-elle apporter quelques réponses au « fait sociologique » de cette différence qui tourne si résolument à l'avantage des hommes ? Que se cacherait-il derrière cette complaisance féminine à « la domination masculine » dont les « porte-drapeaux » parfois revanchards du féminisme ont alors tendance à évincer les hommes ? Ou alors à ramener le sexe à un genre ?

Ainsi, du côté de la psychanalyse, les hommes chercheraient à asseoir leur supériorité pour se protéger de leur angoisse de castration ? Ce sexe féminin énigmatique, « au pénis rabougri », à « l'inquiétante étrangeté », évoquerait chez l'homme l'effroi de la castration que Ferenczi associa à la tête de Méduse et dont Caravage fit l'illustration saisissante ? De leur côté les femmes ne se résoudraient-elles pas à leur soumission pour ne pas effrayer les hommes et, consolation ultime à la valeur inestimable, assurer ainsi la pérennité de l'espèce humaine ?

Jacqueline Godfrind évoque (conf. du CPRS, p.8) « le masculin comme premier processus d'individuation » vis-à-vis de la mère aussi bien pour la fille que le garçon. Elle se demande s'il n'y a pas chez les femmes une complaisance inconsciente à soutenir les « qualités viriles » chez les hommes, participant alors aux préjugés culturels phallogocentriques... Jacqueline Schaeffer évoque un masochisme typiquement féminin, et fait de la « castration féminine », de cette « défaite », dans son rapport à la pénétration de l'homme, une jouissance spécifiquement féminine. Elle donne à « l'amant de la jouissance », la capacité de faire redécouvrir son vagin à la femme, une des bases organisatrices spécifiques du féminin de la femme.

« Pourquoi les hommes ont peur de femmes ? » se demande Jean Cournut, qui les décrit dans l'imaginaire collectif comme diaboliques, folles et sacrées, envieuses du pénis, ou engloutissantes et fusionnelles. Jacqueline Schaeffer souligne l'« horror feminae » en évoquant la jouissance féminine, qui menacerait envieusement les hommes ? Ou encore est-ce le lien viscéral du féminin avec le maternel ? De cette attraction foncière pour un inceste primaire de retrouvailles avec le corps de la mère ? C'est ce féminin lié au maternel, qui justifierait alors l'envie des hommes à ne pouvoir concevoir qu'ils doivent pondre et accoucher de tant d'œuvres afin, qu'à leur manière, ils marquent l'histoire de l'humanité ?

Mais revenons à Freud et sa conférence sur la féminité. Freud souhaite alors montrer l'impossibilité de découvrir l'énigme du féminin, il en appelle d'ailleurs aux poètes et cite la prose de Heine sur «La mer du Nord»(chap.7, « questions »). Que nous dit Heine qui inspire Freud ?

« Oh ! Expliquez-moi l'énigme de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes : têtes coiffées de mitres hiéroglyphiques, têtes en turbans et en bonnets carrés, têtes à perruques, et mille autres pauvres et bouillantes têtes humaines. Dites-moi ce que signifie l'homme ? d'où il vient ? où il va ? qui habite là-haut au-dessus des étoiles dorées ? »

Les flots murmurent leur éternel murmure, le vent souffle, les nuages fuient, les étoiles scintillent, froides et indifférentes, et un fou attend une réponse ».

Dans son poème Heine pose la question mystérieuse de ce que signifie l'homme, qu'est-ce que c'est qu'un homme ? D'où est-il venu? Où ira-t-il?

Cette question métaphysique habite tout un chacun et Freud cherche aussi, à travers la question du féminin, une réponse plus globale de l'être et de la destinée humaine. Mais, cette énigme n'est-elle pas une des questions centrales de l'adolescence ? Nadia Mammar va nous en décrire les avatars dans l'anorexie mentale des filles. Maintenant que l'adolescent doit se dégager de l'investissement de ses objets infantiles, son socle identitaire vacille : « qui suis-je ? D'où suis-je venu »? Le principe de réalité qu'impose son corps nouveau l'oblige à penser : « que vais-je devenir »? Avec quel être complèmenterai-je ma vie ? Car, en effet, l'adolescence est ce carrefour identitaire où est mise sous tension la question de soi, de sa subjectivité et invariablement la question de la subjectivité de l'autre. Le rapport à soi ne pouvant se satisfaire de la solution solipsiste. On est toujours soi par rapport à quelqu'un, à quelqu'un d'autre, de l'autre sexe complémentaire, qui comprend la réponse à la question de l'altérité et du sexe que l'on n'a pas. « L'altérité affecte chaque être lui-même en tant que *l'autre de l'autre* » commente Sylviane Agacenski dans son livre *Femmes entre sexe et genre* (p.108).

C'est dans un jeu d'identifications croisées, chez l'un et l'autre sexe, au creuset d'un « maternel primaire », que se développent féminin et masculin avec leurs destins spécifiques dont « la censure de l'amante » contribue à donner sens sexuel premier. A partir des abysses de la vie inconsciente se nouent les méandres de la vie psychique aux rythmes organisateurs des fantasmes originaires.

Pour conclure et lancer une question au sujet de cette journée sur « les écueils du féminin dans les deux sexes », je ferais l'hypothèse *qu'une part* du féminin dans les deux sexes s'originerait, se nidifierait, du côté de l'espace transitionnel. Comme la pulsion qui capte la représentation est d'essence masculine et phallique pour Freud, le féminin se logerait dans cet interstice qu'est l'espace transitionnel, préfigurant ainsi la bisexualité psychique dans le couple représentation-espace transitionnel? Espace transitionnel, espace de gestation en attente de construction de la représentation ? Dans ce « me not-me » winnicottien et du forcément énigmatique de l'être séjournerait peut-être l'ombilic du rêve et une part de l'impensable du corps de la mère ? Maternel et féminin primordiaux en cohabitation initiale se définissant ensuite l'un part rapport à l'autre ?

Jacques André, en se référant aux ébauches des dessins de Delacroix, dit que « la féminité est par excellence ce qui menace les contours » (p.85, Aux origines féminines de la sexualité). Dans la dernière Monographie sur la sexualité féminine Danielle Kaswin-Bonnefond origine le féminin aussi dans un espace, un interstice, creusé entre les deux histoires de la création de la femme dans le Genèse. Une histoire fait que Dieu créa la femme à l'égal de l'homme, l'autre créa la femme à partir de la côte d'Adam. Freud avait donc bien compris la complexité du thème de la féminité, dans son aspect énigmatique et donc indécidable. Peut-être qu'une *part* du féminin, un féminin primordial, dans les deux sexes doit-il *rester* ou *est-il* un inconnu, un indéfinissable énigmatique ? De cette complexité première nous avons à en soutenir la tension incertaine, à

comprendre sans comprendre, dans une dialectique ouverte sur une créativité paradoxale et suivant Heinrich Heine :

Seul « un fou attend une réponse ! ». Alors, aujourd'hui du moins, soyons fous !